

LA SERVANTE
ÉCARLATE

MARGARET ATWOOD

LA SERVANTE ÉCARLATE

Roman traduit de l'anglais (Canada)
par Sylviane Rué



VOIR DE PRÈS

Titre original : *The Handmaid's Tale*

© O.W. Toad Limited, 1985

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A.,
Paris, 1987, 2005, 2015, 2017

Postface © O.W. Toad Limited, 2012

Première publication : *The Guardian*, janvier 2012

© 2018, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-901096-98-6

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Pour Mary Webster et Perry Miller

Note de l'éditeur

Trente ans après la première publication de *La Servante écarlate*, l'édition de ce titre a été augmentée d'une postface de Margaret Atwood où elle nous livre avec son brio habituel les secrets de l'écriture de son chef-d'œuvre d'anticipation.

Pourquoi lire ce livre ? Deux raisons essentielles.

Parce que c'est l'un des grands romans du xx^e siècle, et parce que Defred est un magnifique personnage féminin, au regard incisif teinté d'ironie. Courageuse, intelligente, débrouillarde. À l'image de sa créatrice, en somme.

Deux raisons parmi tant d'autres.

Rachel, voyant qu'elle-même ne donnait pas d'enfants à Jacob, devint jalouse de sa sœur et elle dit à Jacob : « Fais-moi avoir aussi des fils, ou je meurs. »

Jacob s'emporta contre Rachel, et dit : « Est-ce que je tiens la place de Dieu, qui t'a refusé la maternité ? »

Elle reprit : « Voici ma servante Bilha. Va vers elle et qu'elle enfante sur mes genoux : par elle j'aurai moi aussi des fils. »

Genèse, 30 : 1-3.

Quant à moi, m'étant inutilement fatigué pendant plusieurs années en donnant des avis frivoles, vains et visionnaires, et désespérant

à la fin d'y pouvoir réussir, heureusement j'ai
conçu ce projet...

Jonathan SWIFT,
Une modeste proposition.

Il n'y a pas dans le désert de panneau qui
dise : Tu ne mangeras point de pierres.

Proverbe soufi.

I. Nuit

1.

Nous dormions dans ce qui fut autrefois le gymnase. Le sol était en bois verni, avec des lignes et des cercles tracés à la peinture, pour les jeux qui s’y jouaient naguère ; les cerceaux des paniers de basket-ball étaient encore en place, mais les filets avaient disparu. Un balcon courait autour de la pièce, pour recevoir le public, et je croyais sentir, ténue comme une image persistante, une odeur âcre de sueur transpercée par les effluves sucrés de chewing-gum et de parfum que dégageaient les jeunes spectatrices, que les photographies me montraient en jupes de feutrine, plus tard en minijupes, ensuite en pantalons, puis parées d’une unique boucle d’oreille, les cheveux en épi, striés de vert. On avait dû y organiser des bals ; leur musique y traînait encore, palimpseste de sons non entendus, un style succédant à l’autre, courant souterrain de batterie, plainte désespérée, guirlandes de fleurs

en papier mousseline, diables en carton, boule de miroirs pivotante, poudrant les danseurs d'une neige de lumière.

Cette salle sentait les vieilles étreintes, et la solitude, et une attente de quelque chose sans forme ni nom. Je me rappelle cette nostalgie de quelque chose qui était toujours sur le point d'arriver et qui n'était jamais comme ces mains alors posées sur nous, au creux des reins, ou comme ce qui se passait sur le siège arrière, dans le parking, ou dans le salon de télévision, le son coupé, avec seules les images à clignoter sur la chair émue. Nous soupirions après le futur. Comment l'avions-nous acquis, ce don de l'insatiabilité ? Il était dans l'air ; et il y demeurerait, comme une pensée à retardement, tandis que nous essayions de dormir dans les lits de camp qui avaient été disposés en rangées, espacées pour que nous ne puissions pas nous parler. Nous avions des draps de molleton, comme ceux des enfants, et des couvertures de l'armée, des vieilles, encore marquées U.S. Nous pliions

soigneusement nos vêtements et les dépositions sur les tabourets placés au pied des lits. La lumière était en veilleuse, mais pas éteinte. Tante Sarah et Tante Élisabeth patrouillaient ; un aiguillon électrique à bétail était suspendu par une lanière à leur ceinture de cuir.

Pas de pistolet, pourtant, même à elles on n'aurait pas confié une arme. Les revolvers étaient réservés aux gardes, triés spécialement parmi les Anges. Les gardes n'étaient pas autorisés à entrer dans le bâtiment, sauf sur appel, et nous n'étions pas autorisées à en sortir sauf pour nos promenades, deux fois par jour, à faire deux par deux le tour du terrain de football, qui était maintenant entouré d'une clôture en maillons de chaîne, surmontée de fil de fer barbelé. Les Anges se tenaient à l'extérieur, le dos vers nous. Ils étaient pour nous des objets de peur, mais d'autre chose aussi. Si seulement ils voulaient bien regarder. Si seulement nous pouvions leur parler. Quelque chose pourrait être échangé, pensions-nous, quelque arrangement conclu,

quelque marché, nous avons encore nos corps.
Tel était notre fantasme.

Nous apprîmes à murmurer presque sans bruit. Dans la demi-obscurité nous pouvions étendre le bras, quand les Tantes ne regardaient pas, et nous toucher la main à travers l'espace. Nous apprîmes à lire sur les lèvres, la tête à plat sur le lit, tournée sur le côté, à nous entre-observer la bouche. C'est ainsi que nous avons échangé nos prénoms, d'un lit à l'autre.

Alma. Janine. Dolorès. Moira. June.